Document généré le 17 juil. 2025 02:20

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Place aux livres

Numéro 51, automne 1997

Castor, chat, outarde... Les animaux dans notre histoire

URI : https://id.erudit.org/iderudit/8147ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(1997). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (51), 46–49.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Rose Masson-Dompierre et Marianna O'Gallagher. *Les Témoins parlent. Grosse Île 1847*. Sainte-Foy : Livres Carraig Books, 1998, 437 p.

Tant de choses erronées ont été écrites à propos de 1847, année de la grande famine en Irlande, qu'il s'avérait nécessaire qu'un travail sérieux de recherche soit fait et publié. Causée en partie par la maladie de la pomme de terre, cette famine força les Irlandais à immigrer massivement. En 1847, plus de 78 000 immigrants arrivèrent au Canada. Plusieurs furent détenus à la Grosse-Île située en face de Montmagny (station de quarantaine pour les arrivants au pays depuis 1832) parce qu'ils étaient atteints de cette terrible maladie qu'est le typhus.

Les témoins parlent – Grosse Île – 1847 est le résultat de plusieurs années de recherches intensives et de deux années de collaboration des coauteures Rose Masson-Dompierre et Marianna O'Gallagher. Comme le titre l'indique, ce livre laisse parler les témoins de 1847, surtout les missionnaires catholiques et anglicans en poste à la Grosse-Île cette année-là. Ils écrivirent à leur évêque respectif des lettres dans lesquelles ils racontent, parfois crûment et avec détails, parfois avec une grande tristesse et un sentiment d'impuissance, les heures pénibles de la station de quarantaine en 1847.

De nombreux documents sont ajoutés : correspondance des autorités religieuses aux autorités civiles, articles de journaux, liste des vaisseaux entrés à Québec, registres catholiques et anglicans de la Grosse-Île, rapports du Dr George Mellis Douglas, surintendant de la station de quarantaine, de M. Alexander Carlisle Buchanan, agent en chef de l'immigration à Québec, du Conseil exécutif du Bas-Canada et de l'enquête sur l'administration de la station. L'ensemble donne un portrait saisissant et précis des événements de 1847.

Tous les documents sont présentés intégralement. Les traductions respectent l'esprit de la langue d'origine. La référence bibliographique de chaque document cité est indiquée en bas de page. Si, à l'occasion, les auteures font de brèves interventions, elles le font avec une grande rigueur historique. Présenté par ordre chronologique et accompagné de cartes et d'illustrations, ce livre se lit comme un journal de bord. Il est une pièce maîtresse dans l'histoire de la Grosse-Île.

L'éditeur n'a rien ménagé pour que, visuellement, le livre soit beau (il est aussi publié en anglais sous le titre *Eyewitness – Grosse Isle – 1847*). Comme le mentionnent les coauteures, cet ouvrage est leur apport aux événements commémorant la période de la grande famine qui a ravagé l'Irlande de 1845 à 1849. Elles ont voulu rendre hommage aux clergés catholique et anglican, aux employés de la station, aux gens d'ici qui ont reçu, soigné et adopté des orphelins de 1847 et à tous ceux pour qui la Grosse-Île fut une terre d'accueil pour leur dernier sommeil, soit les 5 424 personnes qui y furent inhumées : immigrants, employés de la station et membres des équipages des vaisseaux.

Félicitations et remerciements à Rose Masson-Dompierre et à Marianna O'Gallagher pour ce beau et grand travail de recherche... à lire absolument!

Hugues-Frédéric Brouillette

Diane Saint-Pierre. *La mutualité-incendie au Québec depuis 1835. Au cœur de l'histoire de Promutuel*. Groupe Promutuel Fédération des sociétés mutuelles d'assurance générale, 1997, 234 p.

À une époque pas si lointaine, dans les localités rurales du Québec, la façon la plus économique – sinon la seule – d'assurer sa propriété contre l'incendie était de devenir membre d'une société mutuelle de paroisse, de municipalité ou de comté. Pendant longtemps, ces petites sociétés basées sur des principes d'entraide et de solidarité ont conservé leur mode de fonctionnement original : l'assuré ne versait pas de prime fixe ; il signait plutôt un billet de cotisation par lequel il s'engageait à payer sa quote-part des réclamations à la fin de l'année. Si le feu ne s'était pas trop manifesté dans la localité ou dans la région, il faisait une bonne affaire. Mais si, au contraire, d'importantes conflagrations étaient survenues, la facture était salée.

Au milieu du siècle, plus de 300 sociétés de ce genre étaient en activité. Les plus anciennes étaient apparues au cours des années 1830, dans la foulée du mouvement d'entraide et de protection mutualiste qui avait pris naissance en Grande-Bretagne. Après la formation d'une fédération, en 1956, plusieurs se sont fusionnées pour mieux répartir les risques et offrir de meilleurs services à leurs assurés. On n'en compte plus que 37 aujourd'hui, regroupées sous la bannière Promutuel qui, avec un volume total de primes de 173 millions, se classe au cinquième rang parmi les assureurs de dommages actifs au Québec.

C'est cette histoire très peu connue que nous fait découvrir Diane Saint-Pierre, chercheuse à l'INRS-Culture et société, grâce à une commandite de Promutuel. Son ouvrage, bien documenté et abondamment illustré, se veut un premier défrichage du terrain. Tout en mettant en lumière un large volet de l'histoire de l'assurance au Québec, il témoigne à maints égards de l'importance du rôle de la mutualité et des pratiques de solidarité et d'entraide dans l'organisation économique et la vie sociale du monde rural québécois.

Pierre Poulin

Laval Lavoie. *François-Xavier Lavoie. Agronome 1911-1987*. Lauzon : Les Éditions Faye, 1997, 175 p.

Le tout nouveau livre de Laval Lavoie est beaucoup plus que la biographie de l'ex-maire de Carleton et agronome de profession, François-Xavier Lavoie.

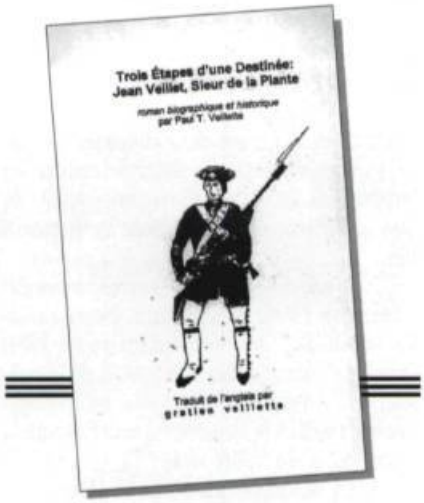
En effet, cet ouvrage retrace avec intérêt la généalogie de la famille Lavoie de-

puis l'arrivée de l'ancêtre René de la Voye sur la Côte-de-Beaupré, vers 1655, jusqu'à François-Xavier Lavoie. Il permet également de découvrir une belle page de l'évolution de l'agriculture au Québec et de l'apport des agronomes.

François-Xavier Lavoie, qui chérissait sa profession d'agronome, s'est aussi occupé d'affaires municipales pendant 25 ans. Il fut d'abord maire de Carleton-sur-Mer avant de devenir maire de Carleton après la fusion, en 1972, avec Carleton Canton. De 1957 à 1964, il a été préfet du comté de Bonaventure.

Il s'est aussi engagé dans plusieurs organisations locales, régionales et provinciales. De nombreux témoignages parsèment le récit de cette vie bien remplie.

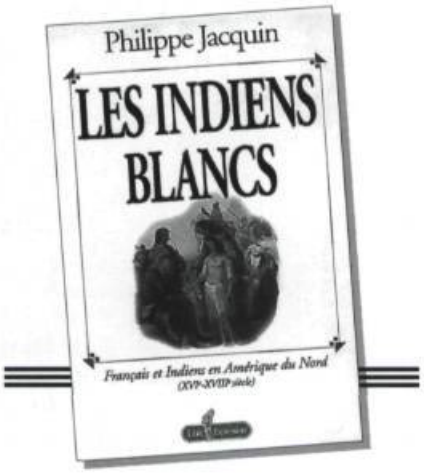
Denis Sonier



Paul T. Veillette. *Trois étapes d'une destinée : Jean Veillet, sieur de la Plante*. Trois-Rivières : Association des Veillette d'Amérique inc., 1995, 135 p.

L'ancêtre des Veillet d'Amérique, Jean Veillet, vit le jour à Niort, département des Deux-Sèvres. Ses descendants sont aujourd'hui présents partout en Amérique du Nord. L'un d'eux, Paul, résidant à East Chatham, État de New York, a écrit une biographie romancée ou plutôt un roman historique basé sur des documents d'archives, mais aussi sur des écrits rédigés par d'autres membres de la famille Veillet. Traduit de l'anglais par Gratien Veillette, ce roman met en scène d'authentiques personnages de la Nouvelle-France aux côtés de l'acteur principal, Jean Veillet. Comme le titre l'indique, la destinée de Jean Veillet se déroule en trois étapes : sa jeunesse en France en tant que huguenot, son service militaire sous les ordres de M. de Vaudreuil et son établissement en Nouvelle-France à la suite d'un mariage avec Catherine Lariou. Il habitera à Batiscan jusqu'à son décès survenu en 1741.

Sylvie Tremblay



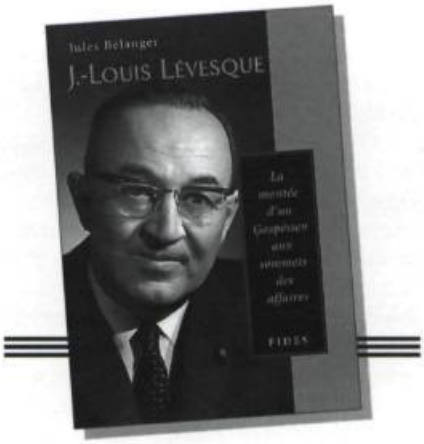
Philippe Jacquin. *Les Indiens Blancs : Français et Indiens en Amérique du Nord (XVIe–XVIIIe siècle)*. Montréal : Libre Expression, 1996, 284 p., index, 8 cartes.

Les échanges de bons procédés entre éditeurs français et québécois donnent parfois des résultats intéressants. La récente réédition d'un ouvrage de Philippe Jacquin, par les éditions Libre Expression, en est un bon exemple. Jusqu'à maintenant, l'historien lyonnais a consacré plus d'une dizaine d'ouvrages aux rapports entre Européens et Amérindiens au temps de la colonisation.

D'abord paru chez Payot, l'ouvrage est une version remaniée de la thèse de doctorat de l'auteur. Le texte est accessible au non-spécialiste tout en restant de calibre universitaire, comme en témoignent les quelque 50 pages de notes et la bibliographie variée et sérieuse. L'ouvrage tente de jeter un regard nouveau sur la situation des coureurs de bois qui furent sans doute l'exemple le plus réussi de métissage culturel entre Européens et Amérindiens dans les débuts de la colonisation de la Nouvelle-France. «À l'initiative d'une poignée de marchands, l'occupation se résume pendant un quart de siècle à des contacts sporadiques avec la population indigène. L'activité dominante, le commerce de la fourrure, exige la coopération des Indiens ; afin de les satisfaire, on sacrifie à leurs usages commerciaux. Les Français placent des hommes jeunes dans les tribus où ils apprennent la langue, s'initient aux coutumes et demeurent le gage concret d'une alliance, les coureurs de bois sont nés». Or, l'attrait de la liberté qu'éprouvent ces jeunes gens aura des conséquences fâcheuses pour ceux qu'ils sont censés servir et ira jusqu'à compromettre la bonne marche de la colonisation. En effet, entre le monde européen et «la vie sauvage», les coureurs de bois choisiront vite la seconde et s'y intégreront pleinement, tels les Backwoodmen des colonies anglaises et les Gauchos argentins. Ainsi, bien que les coureurs de bois aient été envoyés vivre au milieu des Amérindiens afin de consolider la position des autorités coloniales, leur rôle deviendra vite incompatible avec celui des commerçants et des religieux et se révélera une source d'ennuis pour le pouvoir civil.

À une époque où la société occidentale s'interroge sur ses rapports à l'Autre et où l'historiographie se penche à son tour sur ces questions, l'ouvrage de Philippe Jacquin arrive à point nommé, d'autant qu'on a trop rarement accès ici à des ouvrages étrangers s'intéressant d'aussi près à notre histoire nationale.

François Robichaud



Jules Bélanger. J.-Louis Lévesque. *La montée d'un Gaspésien aux sommets des affaires*. Montréal : Fides, 1996, 312 p.

Huit chapitres nous présentent la carrière exceptionnelle de J.-Louis Lévesque, né le 11 avril 1911, à Nouvelle en Gaspésie. Le lecteur fait d'abord connaissance avec sa famille modeste et industrieuse. Le jeune J.-Louis se révèle un enfant doué pour le négoce. Après des études au Séminaire de Gaspé et à l'Université St. Dunstan's de Charlottetown, il obtient un baccalauréat ès arts. Et voilà que débute sa carrière dans le monde des affaires : il travaille à la Banque Provinciale de Moncton et de Joliette, devient vendeur pour une maison de courtage, puis courtier en valeurs à son propre compte. Il se spécialise dans des transactions avec les communautés religieuses. Il fonde la Crédit Interprovincial Limitée et achète une première compagnie : Fashion-Craft Ltée. Et les «grandes portes s'ouvrent»

avec le financement de la Ville de Montréal, en 1947, l'obligation de 1948 pour la province de Québec. Les acquisitions se poursuivent avec le Palais du commerce, la création de la Corporation de valeurs Trans-Canada inc., en 1954, l'acquisition de l'hippodrome Blue Bonnets, la prise de contrôle de La Prévoyance en 1956 et l'achat de la Maison Beaubien en 1962.

J.-Louis Lévesque est attaché à l'Acadie. Il y a de grands amis : le juge Adrien J. Cormier et le père Clément Cormier c.s.c. Il se retrouve président du Bureau des régents de l'Université Saint-Joseph, chancelier de l'Université de Moncton.

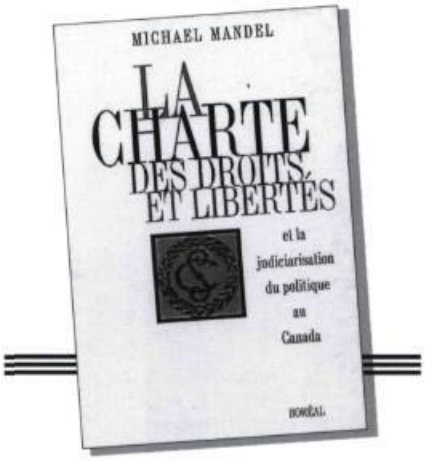
Il est aussi un *sportsman* et un grand turfiste. Son flair exceptionnel et sa farouche détermination furent déterminants dans le renouveau des courses à Montréal et au Canada. De plus, il se révèle philanthrope. Il aide un grand nombre de jeunes à poursuivre leurs études et il met sur pied une fondation à cet effet en 1961. Son nom reste attaché à plusieurs institutions ou maisons d'affaires : Lévesque-Beaubien, Blue Bonnets, l'Université de Moncton, l'Institut de cardiologie de Montréal, le Musée de la Gaspésie.

Ce livre abondamment illustré se lit avec plaisir, en retraçant une carrière aussi exceptionnelle. Retenons ces deux témoignages : «Moi, c'est Louis Lévesque qui m'a financé pour mes premières grosses transactions. Il fut le premier Canadien français à bien comprendre les rouages financiers qui existent au Canada». (Paul Desmarais, père). «Louis Lévesque fut pour nous, gens d'affaires francophones, un précurseur. Il a élargi l'horizon, il a ouvert la voie à bien d'autres. Quant à moi, il m'a donné confiance et support». (Sénateur Jean-Marie Poitras).

Laval Lavoie

Michael Mandel. *La charte des droits et libertés et la judiciarisation du politique au Canada*. Traduit de l'anglais par Hervé Juste. Montréal : Boréal, 1996, 383 p.

Depuis une quinzaine d'années, faisant fi des fondements mêmes du parlementarisme ainsi que des principes démocratiques, juristes et politiciens canadiens ont entrepris d'enlever peu à peu à la population son droit légitime d'intervenir dans les débats qui la concernent pourtant au plus haut point. Le constat de Michael Mandel est clair : «Il y a tout simplement, au Canada, trop de juristes, qui travaillent à un trop grand nombre de causes, devant un trop grand nombre de tribunaux».



Le coupable numéro un : Pierre Elliott Trudeau, que Mandel critique allègrement, l'accusant d'avoir fomenté un véritable «coup d'État permanent» contre le Québec, en adoptant la constitution de 1982 et la Charte canadienne des droits et libertés. L'accusation est sévère, l'argumentation bien construite et le jugement sans appel. Quant aux juristes eux-mêmes, selon l'auteur, «le pouvoir judiciaire, pour ne pas dire la profession juridique dans son entier, est loin de s'être montré indifférent devant cet accroissement de son importance politique en dépit d'une indifférence feinte qui semble constituer un élément important dans la tentative de dépolitiser la politique judiciarisée».

D'après Mandel, tout en minimisant la gravité de la situation, les promoteurs et les défenseurs de la Charte ne cessent maintenant de gruger une part de plus en plus importante du pouvoir, aux dépens de la population. Il est en effet bien connu – sinon, l'auteur s'empresse de le rappeler à ses lecteurs – que les gouvernements qui se sont succédé à Ottawa ont toujours nommé à la Cour suprême des juges d'opinions et d'allégeance semblables aux leurs. Ce qui est nouveau dans l'attitude actuelle de nos gouvernants, c'est que maintenant «la politique judiciarisée est capable d'évincer tout autre forme de politique». D'abord ignorée, puis tacitement acceptée par d'aucuns, cette nouvelle tendance recèle de nombreux pièges. Parmi eux, Mandel cite la très grande «interprétativité» des clauses votées par les politiques, qui rendent ainsi nécessaire l'intervention... des juristes.

François Robichaud

François-Norbert Blanchet, Augustin Magloire Blanchet, Association des familles Blanchet. *Les débuts de l'Église catholique en Oregon*. Rimouski : 1996, 267 p. Avant-propos de Mgr Bertrand Blanchet, archevêque de Rimouski.

Ce volume est divisé en deux grandes parties. La première comprend les scènes de l'histoire de l'église catholique en Oregon entre 1838 et 1850 : 31 récits publiés entre le 18 février 1878 et le 12 septembre 1878 relatent les voyages de l'archevêque François-Norbert Blanchet et ses années de travail missionnaire avec l'abbé Modeste Demers, qui devient évêque de l'île de Vancouver en 1847. Pour se rendre en Oregon en 1838, ils firent un voyage de 208 jours avec une brigade de la Hudson's Bay.

François-Norbert Blanchet, né le 30 septembre 1795, près de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud, fut ordonné prêtre en 1819 et nommé vicaire général, en 1837, de la mission de l'Oregon qui devint vicariat apostolique en 1843. Son titulaire fut sacré évêque à Montréal, le 25 juillet 1845.

La deuxième partie de ce volume est consacrée à Augustin-Magloire Blanchet, frère de François-Norbert, né le 22 août 1797, ordonné prêtre le 3 juin 1821, premier évêque de Walla-Walla et de Nesqualy, État de Washington, en 1846. C'est son journal de 1847-1851 qui est présenté dans ces pages. Pour se rendre dans son diocèse, il traversa l'Ouest américain par la piste de l'Oregon. De Kansas City à Walla-Walla, il voyagea pendant 5 mois et demi. Finalement, ce diocèse devient celui de Seattle.

Laval Lavoie

Félix Leclerc. *Tout Félix en chansons*. Québec : Nuit blanche éditeur, 1996, 285 p.

Ce nouveau livre contient les textes de la plupart des chansons enregistrées par Félix Leclerc durant sa carrière, à l'exception de celles (une dizaine, dont *Ton visage* de Jean-Pierre Ferland et Paul de Margerie, ou *La Complainte du phoque en Alaska* de Michel Rivard) qu'il n'avait pas

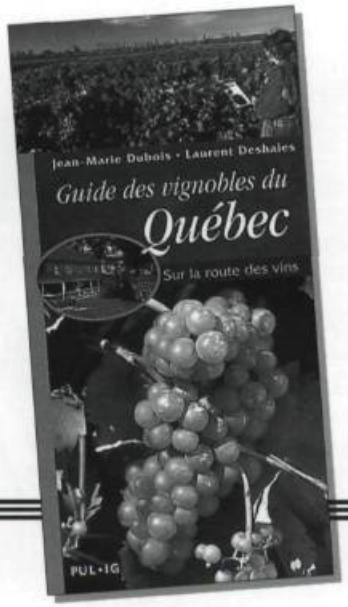
composées, et qui ne sont donc pas reproduites dans ce présent recueil (voir la mention en p. 266). Signalons quelques omissions : on ne précise pas toujours les dates (de publication et d'enregistrement) des chansons, ni les noms des collaborateurs qui ont signé certains titres interprétés par Félix Leclerc et reproduits ici sous la signature du seul nom de Leclerc (par exemple, *Je cherche un abri pour l'hiver*, en réalité écrit en collaboration avec Monique Miville-Deschênes ; *Un an déjà*, composé par François Dompierre ; *Le roi et le laboureur*, l'une des deux chansons de Leclerc qui s'inspirent d'un poème de Rabindranath Tagore).

On y trouve les textes disposés en vers et présentés dans l'ordre alphabétique (et non chronologique) des titres, sans aucune partition musicale, tout comme dans le livret qui accompagne le coffret intitulé *L'Intégrale* (Philips - Polygram). L'ouvrage contient aussi quelques inédits, comme *Épousailles* (p. 92) et *L'Homme au vélo* (p. 111).

Le texte de présentation reprend approximativement la préface de la réédition du livre *Cent chansons* (réédité chez BQ), également consacré à l'œuvre musicale de Félix Leclerc (d'avant 1970), une préface elle-même adaptée (sans mention) d'un excellent article (du même préfacier) paru dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*.

Notons aussi un certain vague quant aux dates des photographies composant l'ouvrage et quelques imprécisions : les photos des pages 251 et suivantes datent de 1972 et non de 1977, et elles n'ont pas été prises par Jacques Aubert-Philips, mais bien par Jacques Aubert pour la compagnie de disques Philips (pour illustrer la couverture du disque *L'Alouette en colère*, datant de 1972). Signalons une coquille en page 276 pour le nom de France Vernillat (et non Vermillat), qui a rédigé en collaboration l'important *Dictionnaire de la chanson française* (Larousse, 1968). Le présent recueil conviendra à ceux qui ne possèdent pas déjà le coffret de *L'Intégrale* (en cinq disques compacts), avec son livret contenant (en caractères minuscules) la plupart des textes présentés ici.

Yves Laberge



Jean-Marie Dubois et Laurent Deshaies. *Guide des vignobles du Québec. Sur la route des vins*. Sainte-Foy : Les Presses de l'Université Laval, 1997, 297 p.

Enfin! Voici le livre que nous n'osions imaginer, simplement parce que nous pensions que la vigne ne peut croître dans ce pays nommé hiver et que, par conséquent, une étude sur ce sujet était impossible. C'est maintenant chose du passé, car Jean-Marie Dubois et Laurent Deshaies, tous deux professeurs de géographie, ont réussi à tracer un portrait très détaillé de la situation actuelle de l'industrie viticole au Québec.

Sur ces quelques arpents de neige, les auteurs nous proposent en première partie du livre un aperçu historique fort à propos pour comprendre la lente *évolution tranquille* de la viti-viniculture québécoise. Cette histoire de la vigne et du vin qui débute dès 1608 sous le Régime français, se continue avec la période méconnue de la présence britannique ; suivent le développement et le déclin de la viticulture de la Confédération à l'après-guerre (1867-1945), la période d'expérimentation (1945-1980) et la phénoménale renaissance des vignobles (1980-1996). Avec nombre de tableaux, de graphiques et de photos – beaucoup trop petites, dommage! – la suite du guide nous renseigne sur les méthodes et les difficultés particulières de la culture de la vigne : les conditions physiques du sol et du site, les pratiques culturales adaptées au climat, les aléas météorologiques, le choix des cépages, les prédateurs, etc. Pour conclure cette première partie, les auteurs jettent un regard très instructif sur la récente multiplication des vignobles, la production vinicole, ainsi que l'apport économique et culturel de «ces vins tirés du froid» et entièrement produits chez nous.

La pièce maîtresse de ce guide demeure cependant le répertoire des vignobles sélectionnés en raison de leur vocation commerciale ou touristique. La grande majorité de ces vignobles (75 %) sont répartis dans la vallée du Richelieu et de la Yamaska et les autres (25 %), dans les régions de Châteauguay, de l'Estrie et de Québec. Pour chacun des 25 vignobles répertoriés, le lecteur peut consulter une carte de localisation ainsi qu'une fiche très détaillée mentionnant les principales caractéristiques de l'exploitation. Cette fiche contient des informations sur le milieu naturel, la culture de la vigne, la production vinicole, les «à-côtés du vin», les distinctions et commentaires, s'il y a lieu, et les projets de développement de l'entreprise. De plus, les deux auteurs nous relatent la petite histoire de ces *pionniers de la vigne* et la création de leur propriété. Il n'y a cependant aucune donnée sur les techniques de vinification et pas un seul commentaire organoleptique de la part des auteurs sur les vins.

«Centré sur les exploitations elles-mêmes, le guide ne livre pas toutes les informations accumulées sur le phénomène de la viti-viniculture au Québec», confessent les auteurs. Pourtant ce guide, très bien structuré et de lecture agréable, s'avérera indispensable pour le simple promeneur préparant son itinéraire de la route des vins, pour l'amateur amoureux du vin recherchant de nouveaux produits ou pour le passionné de l'histoire sous toutes ses facettes. Déjà annoncée dans l'avant-propos, on attend impatiemment la suite.

Martin Beaulieu